

*Refuge militaire de Montauban-Buzenol, sous le règne de l'empereur Constance II (vers 337-340)*

Mon cher Quintus,

Voilà bien longtemps que je ne t'ai plus écrit, mais par les temps misérables qui sont à présent les nôtres, le courrier ne circule plus guère. Cette lettre t'arrivera sans doute, mais quand le fera-t-elle ?

Cette fois nous avons dû boucler le camp. Non pas à cause des pillards dont je t'ai déjà parlé - quantité négligeable - mais en raison de la présence d'un ennemi invisible répandu partout. Déjà que depuis plusieurs mois nous ne pouvions, en principe, plus toucher au gibier - aux sangliers en tout cas - qui était infesté par une peste incontrôlable... Les choses semblaient toutefois se stabiliser sur ce point quand soudain, voilà quelques semaines, des malades d'un genre inédit nous ont été signalés dans plusieurs villages des environs. Cela a commencé dans une ferme proche d'une route fort passante. Une femme et sa fille atteintes toutes deux des mêmes symptômes à quelques heures d'intervalle : fièvre, toux incontrôlable, faiblesse répandue dans tout l'organisme... La clepsydre ne s'était même pas vidée trois fois qu'on annonçait de cas similaires dans le centre du village voisin.

Cette fois, ce n'est pas la peste qui s'est mise dans la place. Il s'agit d'une autre plaie dont je serais bien incapable de te donner le nom et que les disciples d'Esculape auraient tout autant que moi du mal à cataloguer. Mais qu'importe. Crois-tu que connaître le nom de la maladie nous la rendrait plus facile à soigner, sinon à guérir ?

Dans cette malheureuse affaire, nous n'avons pas tant besoin de nommer les choses que d'en comprendre l'origine. C'est là, vois-tu, une des grandes erreurs de notre temps que de s'intéresser aux signes et non aux causes. Quel progrès ne ferions-nous pas pourtant en empruntant ce chemin-là ?

La contagion s'étend désormais à la plupart des bourgades de la région sans que l'on ne puisse trouver un mode logique à sa progression. Ça et là, par une sorte de miracle, certains lieux semblent tout à fait épargnés. Notre camp fait partie de ces îlots à l'abri. Pour le coup, la chose n'est pas trop difficile à comprendre. Nos portes, je te l'ai dit, sont fermées. Hermétiquement ! Éréométriquement ! Voilà quatre semaines que nous vivons en vase clos. Plus loin du monde encore qu'à notre habitude.

On peut comprendre qu'un tel confinement pèse aux hommes. À certains d'entre eux en tout cas. Que veux-tu ? Ils sont plus habitués aux courses dans la campagne qu'à jouer aux dés à longueur de journée. Ce n'est pas que l'exercice fasse défaut pourtant. Il faut transporter l'eau depuis les sources, assumer l'entretien ordinaire, fourbir les armes... Sans compter les gardes à assurer tout au long des remparts.

Sur ce point, l'efficacité est de mise : personne n'entre ni ne sort sauf nos propres patrouilles qui ne s'éloignent guère. Elles tournent à quelques centaines de mètres des palissades sans plus jamais descendre dans la vallée.

Au moins cet entraînement militaire inédit se prolonge-t-il parfois par quelques épisodes amusants qui ménagent comme des oasis de divertissement dans ce long cheptel de plages monotones.

Tiens ! Veux-tu une anecdote qui ne manque pas de piquant ? Une nuit, on en était à la troisième veille, un légionnaire passablement effrayé est venu faire un rapport plutôt décousu à son décurion. Il avait, prétendait-il, entendu des grognements inhabituels pour ne pas dire terrifiants dans des buissons un peu en contrebas de la palissade nord. Sur-le-champ, il avait pensé à un ours, mais cela lui avait vite semblé improbable, parce que nous sommes trop au sud de la grande forêt. Pour se faire une idée du phénomène, accompagné par deux ou trois hommes plus dégourdis, le chef de poste s'est rendu lui-même dans la zone d'où venaient soi-disant les bruits suspects. La petite troupe ne fut pas longue à en découvrir l'origine. Ni ours ni animal fabuleux ni bandit embusqué, mais un énorme hérisson. Un mâle agressif, bien hargneux et bien dodu. Trois livres au bas mot. On ne m'a pas informé du sort qui lui a été réservé, mais je ne serais pas étonné qu'il ait fini dans la gamelle des hommes de troupe toujours prompts à améliorer ou, du moins, à varier leur ordinaire. Je n'aime pas trop ces pratiques, je te l'avoue, mais je ne puis guère les contrer.

Nos mœurs nous portent depuis si longtemps à la consommation de mets étranges que les animaux de nos forêts – fussent-ils assez peu ragoutants comme le blaireau ou le loir dont les patriciens de l'Urbs se montrent pourtant si friands – paraissent bien inoffensifs à côté de certaines orgies où l'on sert de l'autruche bouillie dans ses plumes ou du flamant rose farci aux dattes de Jéricho - heureusement arrosé de larges rasades de vin de Sacella. Et encore, cela ne représente pas grand-chose à côté de certains raffinements que j'ai pu voir jadis sur les marchés d'Orient où les brochettes de rats le disputent aux cervelles de singes ou aux fricassées de cancrelats. Je ne serais pas étonné que ces fantaisies bien peu dignes de Lucullus n'aient quelque rapport avec les soucis qui nous accablent pour l'heure. Plongée dans un bouillon, la chauve-souris ne convient-elle pas d'abord pour la cuisine des sorcières ?

Certains ne vont pas manquer d'évoquer la vengeance divine ou quelque malédiction inévitable. Tu te souviens de l'*Œdipe roi* de Sophocle ? L'encens brûle devant les autels, les lamentations et les péans se font entendre de tous côtés. On connaît le refrain. J'estime pour ma part qu'une gestion plus équilibrée des ressources disponibles constituerait déjà une première réponse aux errances hygiéniques propres à notre âge. Tu sais combien je tiens aux herbes de nos bois et de nos champs. Combien j'aspire à un retour aux simples. À un retour aussi à nos légumes les plus basiques. Oh ! Le chou souverain contre tous les maux et le céleri de notre bonne vieille via Appia... Tu vois : même à Rome il reste permis de ne pas désespérer de tout !

Mais je ne vais pas t'infliger un cours de botanique. Je ne l'ai que trop fait dans mes courriers précédents.

Encore quelques semaines de patience et nous pourrons rouvrir les portes. Il me tarde de descendre au village pour me rendre compte de la situation. J'ose espérer, par Jupiter, que la catastrophe ne sera pas trop importante.

En tout cas, même si elles s'effectuent désormais dans un périmètre des plus limités, nos patrouilles ne signalent plus de troupes hostiles dans les bois. Les brigands et les traîne-misère de tout poil ont été comme effacés du paysage. Mais soyons assurés que les beaux jours nous reviendront et les ennuis d'un autre ordre avec eux. Rien n'est jamais neuf, les choses ne font que se répéter. Se répéter sans fin ni repos. Et puis, si nous avons connu des temps meilleurs, nous en avons aussi traversés quelques-uns qui étaient hélas encore bien pis.

Au moins cette parenthèse comme figée dans le temps nous aura-t-elle permis de méditer et d'écrire. La matière est vaste...

Garde-toi bien. Plus que jamais !

Ton Caius